

Les  
Livres

# "Découvrons Henri Michaux"

par  
André  
Rousseaux

Le 10  
Eggs  
Littéraire  
20 Sept, 41

**M** ANDRÉ GIDE nous invite à découvrir le poète Henri Michaux, qui depuis quelque dix ans s'est révélé par deux ou trois livres d'une rare intensité, et qui n'est encore admiré, et même connu, que dans les groupes de poésie d'avant-garde. De telles consécérations sont nécessaires, surtout quand il s'agit de haute poésie. Les « phares » de l'esprit brillent longtemps dans les ténèbres d'une incompréhension épaisse, avant que l'on ne s'avise qu'ils illuminent notre monde. M. Gide a raison de rappeler qu'il fallut découvrir Baudelaire et Rimbaud, Verlaine et Mallarmé. Plus tôt on met en place les valeurs rares qui honorent notre littérature, au-dessus des médiocrités surfaites qui l'encombrent, mieux on sert le trésor spirituel dont la France enrichit l'univers.

Qui est Henri Michaux ? Un homme d'une quarantaine d'années aujourd'hui, dont M. Gide nous dit qu'après ses études chez les Jésuites, en Belgique, il s'engagea comme mousse et partit pour l'Amérique équatoriale. Voyage dont il a gardé une nostalgie tenace. Quant à l'écrivain, je dirais volontiers pour ma part que c'est un prodigieux poète du monde possible.

Voilà une définition qui d'abord semble recouvrir une vérité première. Poète du monde possible, tout poète ne l'est-il pas ? S'il ne nous parlait que d'un monde dont la figure banale n'est pas dépassée par la possibilité qui l'anime, le poète serait fort dépourvu de poésie. Seulement, la vraie poésie, si on la cherche là où elle est, c'est-



André GIDE  
P. W. 19.136 Photo Rapp

à dire dans la réalité vivante qui est au-delà des banalités installées, la vraie poésie, par ce dépassement de l'ordinaire qui est son action propre, est quelque chose d'assez extraordinaire. C'est pourquoi le poète apparaît presque toujours comme un homme étrange et un étranger dans le monde où il surgit. C'est pourquoi aussi M. Gide, à propos d'Henri Michaux, peut commencer par nous avertir « du très singulier tour d'esprit qui, par sincérité, précipite sans cesse Michaux hors de l'ornière des conventions ». Il ajoute : « Sensation ou pensée, il la suit, sans souci qu'elle paraisse étrange, bizarre ou même saugrenue. Il la prolonge et, comme l'araignée, s'y suspend à un fil de soie, laissant le souffle poétique l'emporter, il ne sait lui-même où, avec un abandon de tout son être qui nous fait souvenir de ce que dit Nietzsche, que : nous ne sommes parfaitement sincères que dans nos rêves ».

Qu'il y ait de l'étrange chez Henri Michaux, c'est ce qui saute aux yeux si on ouvre ses livres à certaines pages. Je crois pourtant qu'il ne faudrait pas trop insister là-dessus. D'abord, je viens de le dire, il est de l'ordre de la poésie vraie d'échapper à l'ordre qui ne déconcerte pas les esprits soumis aux habitudes et aux apparences. Et puis, chez Henri Michaux, cet ordre poétique que M. Gide annexe au domaine du rêve est fondé sur un étonnant réalisme. N'y a-t-il pas, du reste, un réalisme du rêve, sans lequel le rêve, qui serait vanité pure, ne nous intéresserait pas vraiment ? Mais avant de se jeter dans le rêve, et d'y avancer loin, Henri Michaux fonde sur certaines observations très réalistes une révision du monde d'autant plus troublante que la réalité mieux vue nous y incline.

Méditez seulement cette note :

« Le quotidien fait le bourgeois. Il se fait partout ; toutefois le quotidien de l'un peut désorienter jusqu'à la mort l'homme de l'autre quotidien. » Voilà menacé d'un seul coup ce qui semblait le mieux assuré à chacun de nous par la force coutumière, et qui n'est pas fondé à se maintenir malgré tout, contre une autre réalité, pour la seule raison que cette réalité nous est étrangère. Rien donc n'est acquis, au moins dans l'absolu, du moment qu'il existe bel et bien autre chose qui s'élève contre cet acquis que nous défendons. On voit d'ailleurs là un point, et non des moindres, par où l'esprit d'Henri Michaux a de quoi fraterniser avec celui d'André Gide.

•••  
Pour Henri Michaux lui-même, c'est cet esprit-là qui le met perpétuellement en état de concevoir une réalité possible du monde qui ne tombe pas dans le moule du déjà fait. Au cours de son voyage en Equateur, il rencontre dans la ville de Quito des artistes en tournée, et il note leur regard, « ce regard qui tente la chance, qui croit aux possibilités, à tous les rapprochements, qui croit donc et nous exhorte à croire que tout à Quito n'est pas irrémisiblement prévu depuis toujours ». A Quito et ailleurs, pour Michaux. La marge de création demeure immense pour lui, dans le monde créé tel que l'esprit de soumission l'immobilise fallacieusement. On peut même dire que si Michaux ne cesse guère de retourner la nature de fond en comble sous nos yeux étonnés, c'est qu'il ne cesse pas de la considérer avec un esprit créateur.

Ecoutez-le refaire l'océan avec un peu d'eau : « Si un être d'une grande force s'était proposé de faire quelque chose d'intéressant à la vue avec un peu d'eau, ses compagnons, à supposer qu'il en aurait eu, n'eussent pas manqué de le tourner en ridicule. En effet, l'eau est bien la chose la plus nulle et inconsistante qui soit. Néanmoins, c'est avec ça qu'il aurait fait l'océan. L'océan, c'est la répétition d'un peu d'eau, la répétition considérable... or rien sur notre planète n'est attachant comme la mer. » Cet exemple est significatif de la force poétique d'Henri Michaux (force poétique étant d'abord force créatrice). Mais on trouverait maintes pages où le poète montre, comme ici, qu'il alimente son rêve aux sources vives où son esprit atteint les forces élémentaires du monde à l'état pur. Rimbaud a d'ailleurs conduit son génie poétique dans la même voie.

C'est sans doute cette ambition surhumaine.

né de renouveler notre monde par une vision pénétrant l'étrange nature du monde, qui a poussé Henri Michaux vers une des régions des moins connues de l'Amérique du Sud. On se tromperait beaucoup toutefois, si l'on voyait là une évasion dans l'aventure au sens sommaire et enfantin que le mot aventure peut avoir pour qualifier des voyages de ce genre. Michaux n'a certes manqué de rien pour écrire un documentaire à la Monfreid, car en quittant l'Équateur il a descendu en pirogue la rivière Napo pour regagner l'Amazone et rejoindre l'Atlantique en bateau. Ne cherchez pas pourtant le pittoresque et la littérature de voyage dans le journal de route qu'il a intitulé *Ecuador*. Non que le livre manque de couleur. Il est même riche de notations brutales. Mais quelle aventure de circonstance peut rivaliser avec la grande aventure humaine ? Le recours à la nature quasi vierge sert surtout chez Michaux à rendre son authenticité à cette aventure-là.

Michaux le dit. A quelqu'un qui l'imagine excité par la poésie des Indiens, il réplique : « Je déteste les Indiens... Indien, Indien, vous voulez me stupéfier avec ça. Un Indien, un homme quoi ! Une fois pour toutes, voici : les hommes qui n'aident pas à mon perfectionnement : zéro ». Quant au voyage, il lui suggère surtout la vanité de ce qu'on peut voir, par rapport à l'immensité de ce qu'on ne voit pas. Au milieu de l'Atlantique il note : « On aura parcouru 4.000 milles et on n'aura rien vu. Un peu de houle, une grosse houle, des embruns, quelques vagues qui déferlent, des paquets d'eau à l'avant, une tempête même et quelques poissons volants ; en un mot : rien ! rien ! » Mais, ajoute-t-il, sous la mer quel monde prodigieux ! « Si j'étais hôtelier ; sous l'eau mes chambres ; quel gazouillis là-dedans, des coups de queue nacrés parmi les rêveuses algues ».

Un autre jour, on lui offre à goûter à Guadalupe. Vous imaginez la note pittoresque qu'un professionnel de l'exotisme épingleerait en marge d'un goûter à Guadalupe. Mais Michaux, tourné vers la grande aventure de la vie, écrit ceci : « Pain, pain destiné au voyageur. Légèrement imbibé comme tu es de thé, viens, je t'absorbe, je ne t'en dirai pas davantage. Tu trouveras bien ton chemin jusqu'au plus lointain et au douloureux de moi-même, t'aidant de mes très nombreux relais. Je compte sur toi. Tu verras, il y a ici et là des régions de chair dévastées où, nombreuses comme des saumons dans les rivières de l'Alaska, des veinules crient, hurlent, depuis des heures, se démanchent à hurler comme un chien qui hurle à la mort la nuit, et d'autres qui ne crient plus, qui sont sèches déjà, sèches comme des cristaux, sèches à se briser, et pour qui il est peut-être déjà trop tard. » Il faut appeler les références qui s'imposent : Michaux est ici à mi-chemin de Rimbaud et de Pascal.

Il faut aussi noter qu'à ce point Michaux aborde l'inquiétude que la vision renouvelée du monde peut comporter si elle est incertaine de l'ordre du monde. Cette inquiétude donne son éclairage d'entre-deux-eaux au volume de poèmes intitulé **La Nuit remue**. Elle est visible dans un morceau comme celui-ci :

*Tu t'en vas sans moi, ma vie.  
Tu roules.  
Et moi j'attends encore de faire un pas.  
Tu portes ailleurs la bataille.  
Tu me déserter ainsi.  
Je ne t'ai jamais suivie.  
Je ne vois pas clair dans tes offres.  
Le petit peu que je veux, jamais tu ne  
[l'apportes.  
A cause de manque, j'aspire à tant  
A tant de choses, à presque l'infini...  
A cause de ce peu qui manque, que jamais  
[tu n'apportes.*

Henri Michaux souffre sans doute de l'insatisfaction de ceux qui ont voulu répondre à l'appel de la surnature par la seule vérité de la nature. Il a appris, en Amérique du Sud, que tout est dans la nature, même des monstres animaux ou végétaux qui devraient paraître étrangers et même ennemis à la nature. (Sa méditation là-dessus le rapprochait aussi d'André Gide). Cela n'a pas moins contribué à le lancer dans une action poétique où le « rien que la terre ! » tend à se doubler d'une infinie méditation sur les bizarreries de la terre. Les rêves d'Henri Michaux, qui peu-



plent de leur étrangeté **La Nuit remue**, ne sont pas tous, à cet égard, aussi gratuits qu'ils peuvent en avoir l'air. La vie féroce-ment étrangère à la vie, qu'il a vue dans les eaux, les airs, les forêts du monde équatorial, lui a peut-être inspiré plus d'un de ces songes où il semble que des créatures sans nom déroulent des corps flottants dans une imagination à la dérive.

La force poétique néanmoins fait le rassemblement de ces parties mouvantes d'un monde en voie de reconstitution. Comme tous les poètes qui ont osé lancer un tel défi à Dieu, Michaux, à certains moments de sa tentative de créer un monde nouveau, fait appel aux paradis artificiels. Un des poèmes de **La Nuit remue** évoque l'éther et l'univers rêvé qui en peut naître. La revanche de cette rupture sans réserve avec l'ordre donné est peut-être dans un détachement non moins total de ce que le langage usuel et usé peut avoir de trop donné lui aussi. Les mots que Michaux écrit sonnent comme s'ils étaient neufs et de poids intégral. S'il n'en trouve pas qui lui conviennent il en invente, comme il invente aussi des créatures. Et comme s'il y avait parfois en lui un neveu de Rabelais, auprès de l'héritier de Rimbaud et de Baudelaire.

André ROUSSEAU.

André Gide : **Découvrons Henri Michaux**.  
Henri Michaux : **Ecuador et La Nuit remue** (Gallimard).

## LES REVUES

Dans le numéro du 10 septembre de la « Revue Universelle » :

Daniel Halévy : « Le problème de l'éducation nationale » F. Fléveé : « Conseils à Napoléon » ; Lector : « Kolkhozes et Kolkhoziens » ; Thierry Maulnier : « Les Derniers Renaissants » ; Edouard Lavergne : « Le Masque » (Nouvelle) ; « Les Essais » par M. Roux ; « L'Action diplomatique », par Saint-Brice ; Les Lettres : « Chants de Femmes Arabes », par H. Duquaire ; Chronique de la quinzaine, par Robert Havard de la Montagne.